#### CLAUDE GIGON

# **ANIMAL**

TEXTES ANTOINE RUBIN

TOILE	5
CAGE	11
CÔTES	19
REGARD	31
ENTRAVE	43
ENVELOPPE	49
SEUIL	57
FACE	63
PROFIL	73
CUIR	79
DEBOUT	91



### TOILE

Il faut préférer la nuit.

C'est pour mieux se rappeler la naissance de la lumière.



Il faudrait peut-être regarder longtemps. S'arrêter. Les dessins et les peintures de Claude Gigon ne font pas partie de ces banques d'images que l'on épuise à longueur de journée sur les écrans, qu'on jette pour la suivante avant de les abandonner face à l'accumulation. Non, le travail de Claude Gigon est fait de rareté et de tentatives qui ne se laissent voir qu'à force de patience. Comme ces animaux, ou cette lumière, qu'il a fallu attendre avant qu'ils ne disparaissent à nouveau.

Il faudrait regarder longtemps. S'arrêter. Commencer par s'asseoir pour entamer la rencontre. C'est comme ça que je suis entré. Il n'y a pas de place pour la vitesse.

J'aime les ateliers. Je les ai toujours préférés aux salons. Le sien est tapissé de cartons tâchés. Une moquette couleur kraft constellée de peinture et de scotch. Rien d'exceptionnel, ce n'est qu'une couche de protection pour le sol et je devrais me concentrer sur les œuvres. Mais ils me parlent autant ces cartons, sinon davantage. Il n'y aurait rien de l'art sans les pinceaux séchés, les croûtes de vernis, les coulures et les fonds de cendriers. J'aime les ateliers. Ils ont cette faculté de niveler les hiérarchies que les galeries, à l'inverse, mettent au premier plan.

Ça sent les produits et les magasins de meubles. Il arrive, commence par se changer, enfile ses habits de travail, allume une cigarette et met un cd de jazz. Avec un peu de chance, il ne prêtera bientôt plus attention à la musique. La seule chose : ne surtout pas avoir d'obligations pour les heures à venir.

Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Il dit «la poussière ». Il dit «la poussière est importante, le temps laisse les choses se déposer ». Et on devine tout le chemin parcouru, la poussière qu'il a soulevée derrière ses pas. Elle n'est pourtant pas prête de retomber.

« Prendre les yeux », c'est son projet. Prendre les yeux, et lui les a très clairs, très affûtés. Je ne m'en étonne pas longtemps.

On rapporte toujours quelque chose de l'enfance. Lui, c'est la fascination de la ligne sur le papier, le graphite ou les pigments qui s'effritent sur la cellulose, se détachent, minuscules, s'infiltrent dans le grain du papier, impriment une large marque noire sur le territoire inexploré de la feuille blanche. Il y a désormais la trace indélébile d'un passé qui doit surmonter les âges, nous survivre, commémorer l'acte originel de l'inscription.

On rapporte toujours quelque chose de nos voyages. Ce sera la pratique quotidienne de l'art qui ne l'a plus jamais quitté. Et qui l'accompagne depuis comme une vieille amie, un petit démon ou une sorte de génie, mais on se passera de l'impuissance des mots pour nommer ce qui est sans appel.

Lui : «C'est comme ça, c'est ma vie. Une manière d'être debout.»

### C A G E

Le coeur est parqué dans la cage thoracique. Oui, c'est bien le mot qu'on emploie. Cage.



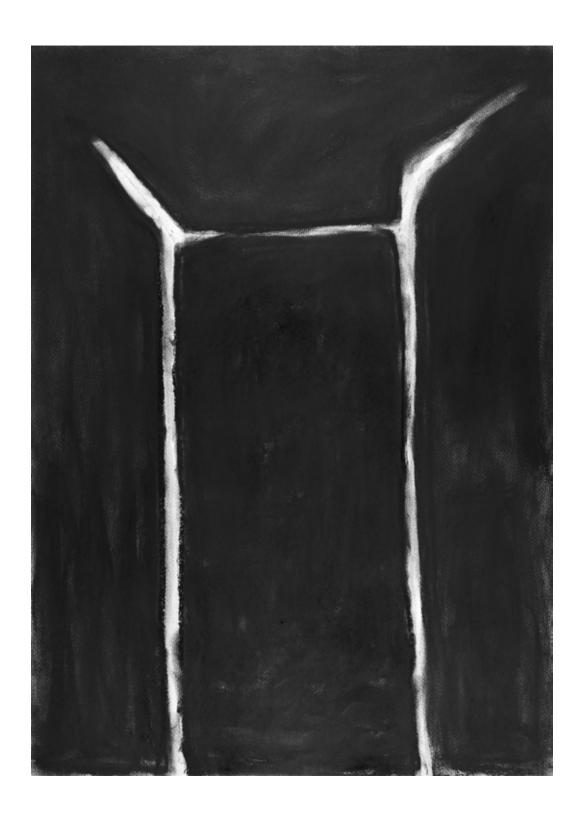


Au dehors, l'âpre travail des machines qui font et défont la syntaxe des briques conjuguent les toitures font paraître les immeubles les oublient au coin des pages habituent le regard jusqu'à sa parfaite indifférence et avant qu'elle ne s'installe inventent de nouvelles trames brûlent les anciennes Tout change et tout passe aux paysages de l'intime Il ne faut plus s'étonner des grues et des boulets de démolition des friches qu'on rebouche comme les artères et repousse jusqu'au bout des ongles Il faut s'étonner du jardin oublié où derrière une clôture, une rangée de dents, l'herbe a poussé une bête a vécu parfaitement seule Tout ce temps, elle était là au dedans.





## C Ô T E S





Les côtes nues.

C'est comme ça que nous traversons les sédiments.







Prendre les os, les récolter comme une graine, les écraser dans un bol, en faire une pâte, s'enduire les phalanges et se signer le front. Traverser les couches successives de la peau jusqu'au crâne. Ressusciter la fumée. Exhumer le dernier souffle. Retour à la terre.



#### REGARD



Si j'ai de la peine à soutenir le regard des peintures c'est peut-être parce qu'elles me renvoient à une solitude J'essaie de leur parler pour les apprivoiser

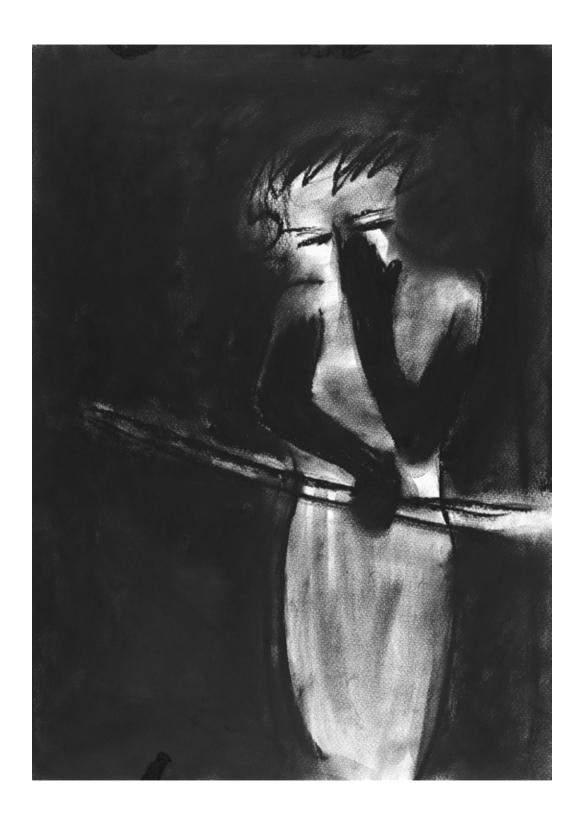














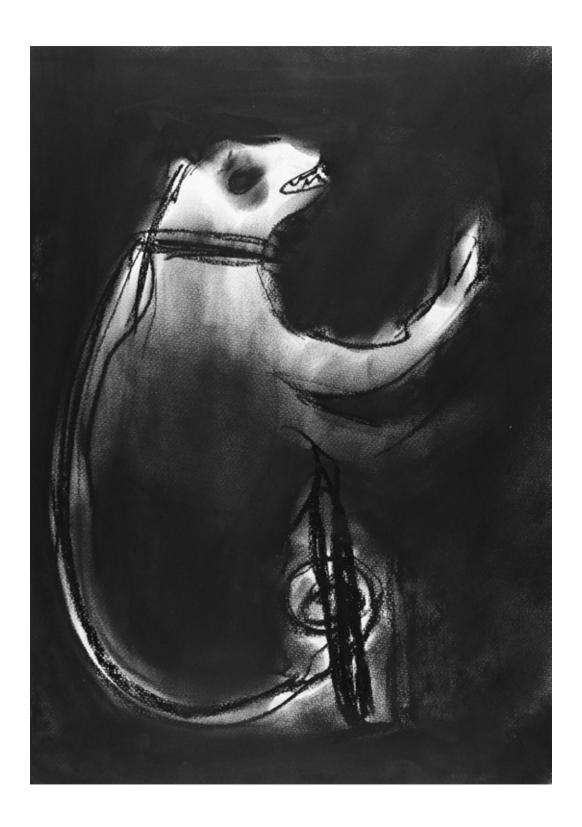


## ENTRAVE





Moi qu'est-ce que je vois ? Je ne vois rien. Pourquoi faudrait-il toujours voir quelque chose ?
Moi j'entends des cris. Des cris muets, des cris atones, et qui se répondent, par delà l'infranchissable.
J'entends des cris, et quand j'essaie de voir, ils disparaissent.





## ENVELOPPE

En résidence à gepard14, Liebefeld, Berne

Une grande pièce lumineuse dans laquelle il vit et travaille pour plusieurs semaines. Le lit, un matelas au sol, est recouvert d'une bâche et de papier.

Il s'apprête à exécuter un dessin devant moi. Il me dit que ce n'est pas évident pour lui, de travailler face à quelqu'un. Il met Jimi Hendrix, un concert live sur Youtube. La musique amorce ses premiers accords tandis qu'il accroche une rame de papier au mur. Il trace les premières lignes au fusain. De grandes lignes noires sur le blanc qui délimitent l'espace et taillent la coupe de quelque chose qui ressemble à un manteau. «Les habits, c'est un thème qui me poursuit. C'est l'histoire de la chose dessus », il dit.

Peu après, il pose le papier au sol pour travailler accroupi. Faire le tour du territoire, remplir les espaces au fusain. Des blocs anthracites qui s'effritent. J'ai une fascination pour cette matière noire qui construit, s'étale, s'installe. Au dehors, la rue est très calme. Il travaille avec les doigts recouverts de charbon. Il utilise sa paume pour étaler, le bout des doigts pour les finitions, sa main comme un instrument, une palette. Ce sont vraiment les mains qui font le travail. Il est habillé en noir à la façon des ramoneurs. C'est un ramoneur de la rame de papier.

La matière disparaît à toute vitesse sur la feuille.

Les blocs de fusain se désintègrent au fur et à mesure de l'avancée. Il les empoigne, et aussitôt ils sont pulvérisés.

Il recouvre le papier et ne laisse pénétrer la lumière qu'en de rares interstices.

Main, bloc de fusain. Il fait des allers-retours. Tantôt il s'arrête, prend deux pas de recul, regarde, jauge, tantôt il y retourne, comme à la mine. La rame de papier est aussi grande que lui. Il travaille le dessin au corps.

Et le sien tout entier est plongé dans l'effort. C'est un corps à corps.

Bientôt un nouvel outil: la gomme, qui fait réapparaître des tentatives de lumière. Un claquement de doigts pour marquer le rythme de la musique – il ne l'entendait plus. Une gorgée de bière, un «merde» doucement chuchoté en remarquant quelque chose que je ne sais pas remarquer. Il respire fort, et la feuille respire elle aussi. Un nuage de suie s'envole, découvre l'ébauche.

Il est pris dans la tâche. Il m'a oublié. Il continue ses allers et retours entre l'image et son regard, franchit des étapes. Efface, remet une couche de noir, efface à nouveau. C'est comme une danse qui se fait avec l'œuvre. Sur le dessin, des griffes d'ours sont apparues. Il parle à l'image, lui lance quelques mots, des incantations. La charge de magie. Il développe un langage avec la matière qu'il travaille comme une pâte. Parfois elle lui résiste. Souvent elle cède.

Les formes qu'il esquisse changent continuellement. Elles ne se fixent jamais. Il gomme, et fusain, et re gomme, et re fusain. Un labeur de couches et de sédiments. Une géologie qui se creuse par les reliefs. Il boit une gorgée de bière. Fait réapparaître l'ombre. Respire fort. Ventile. Sue, perd haleine, inspire profondément. Ses mains sont parfaitement noires, mais n'ont plus de couleur bientôt, ne sont plus que matière, ombres et rayons. Elles se projettent, déroulent leurs pans, déploient leur empire sur l'œuvre. Le dessin tombe du mur. Il jure.

Il tape des pieds pour enlever la poussière de charbon collée sous ses chaussures. On dirait un randonneur hivernal qui s'apprête à passer la porte de l'auberge et se secoue pour enlever la neige. Il semble revenir à lui, comme dans un intérieur chauffé, mais trouve soudain quelque chose à redire à l'esquisse. Il se précipite alors contre elle, lui administre une volée de mouvements. Ce régime continue un moment. Il travaille vite. C'est pour mieux trouver le temps du dessin.

Jimi Hendrix fait ses solos et son jeu fait celui de Claude. Leurs doigts se mélangent. Les uns sur le manche d'une guitare, les autres sur le papier. Ils se tournent le dos et s'accompagnent. On dirait de vieux amis.

C'est un coureur de fond. Mais après toutes ces étapes, je sens la ligne d'arrivée. Alors il devient plus minutieux et fouille le bout des griffes esquissées, les émousse et les aiguise, vient les sentir se planter dans ses yeux.

Soudain, le travail est fini. Il va se laver les mains. Puis il réveille un autre dessin qu'il place à côté pour qu'ils apprennent à faire connaissance. Enfin, il sort l'oeuvre pour qu'elle prenne la lumière. Il va la mettre au monde.



Plus tard, il me dit qu'il s'est fait surprendre. «Je ne pensais pas du tout aller là ». Il passe l'aspirateur pour effacer les traces de son méfait.



## SEUIL



Le souvenir de l'aube comme une forêt après l'incendie restent nos sexes calcinés



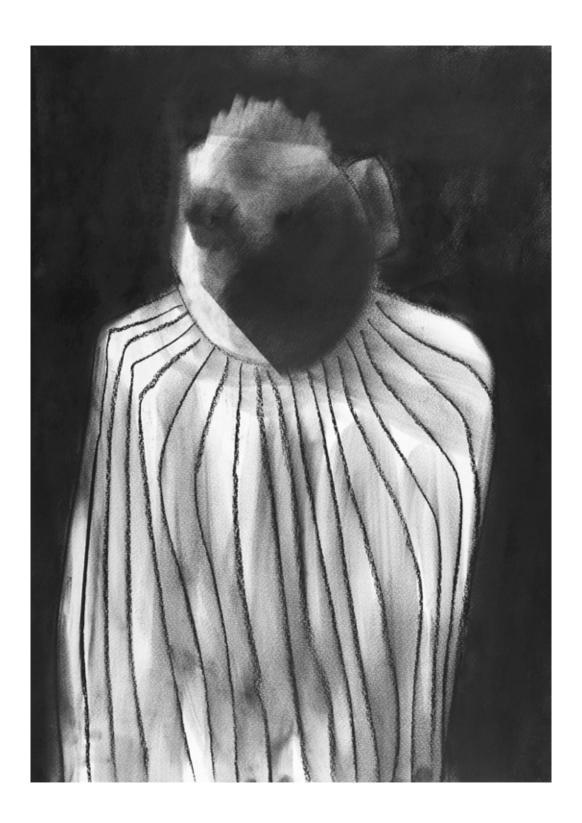


## FACE

Entre les troncs et les branches épaisses des yeux comme un poignard

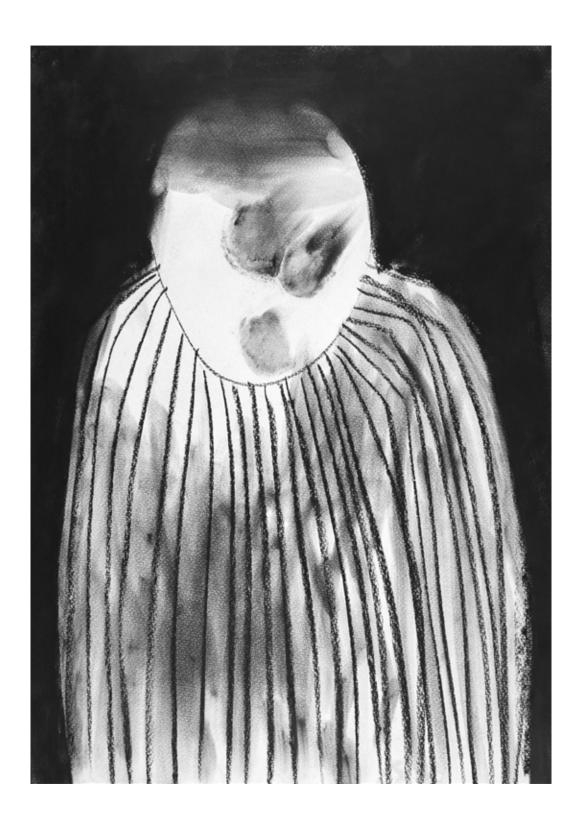






Bientôt charogne, bientôt humus, qu'est-ce qui réussit à faire tenir tout ça en attendant ?

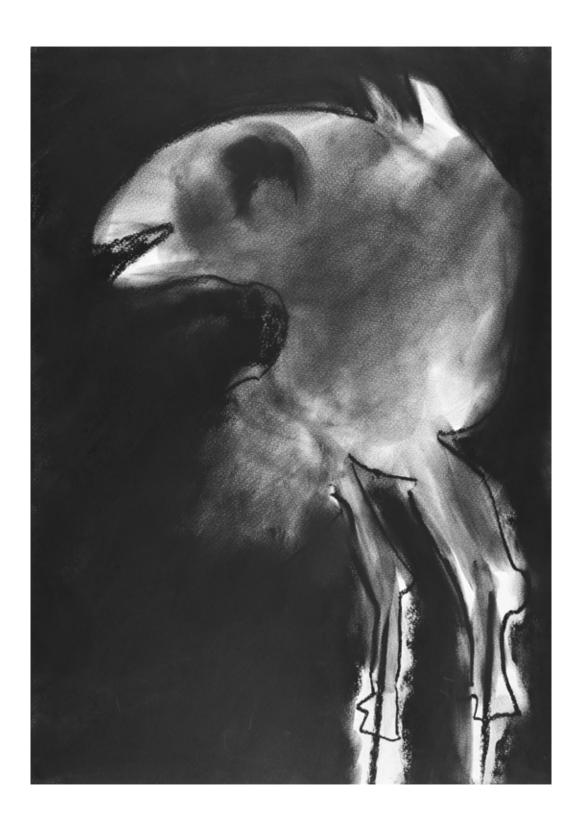




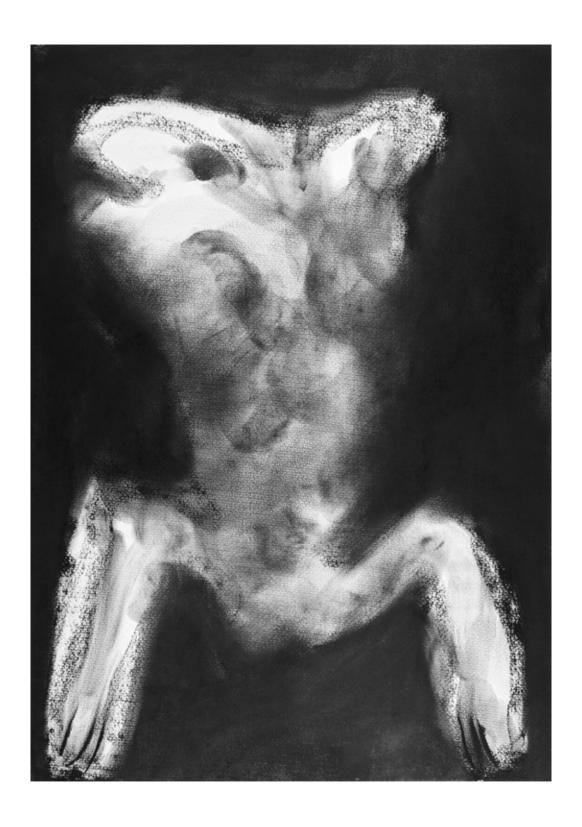


## PROFIL

Lignite, houille, scorie les gueules noires et les veines sales mais l'ivoire blanc des canines que la faim découvre

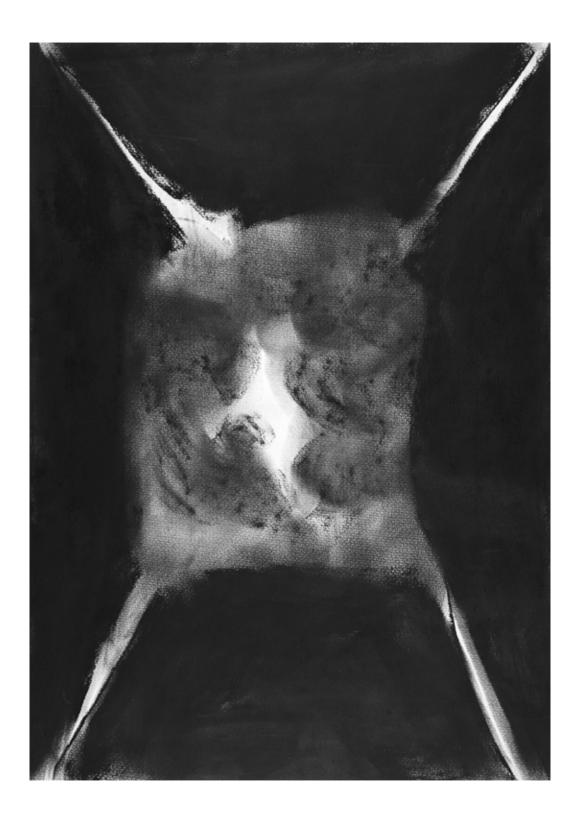


J'aimerais capturer l'odeur de la terre après l'orage la charger de pluie et la glisser au fond des poches



## CUIR







Je pense à des dieux, je pense à des esprits, et qui malgré nos raisons modernes continuent de peupler les herbes folles, Je pense à des apparitions, ce sont elles qui s'invitent sur les toiles, pas nous qui les peignons.





Je croyais que du noir surgissait une lueur. Mais je me trompe complètement. Ce sont les ténèbres qui absorbent le jour, qui le digèrent lentement. Nous voyons uniquement ce qu'elles ont bien voulu épargner.





## D E B O U T

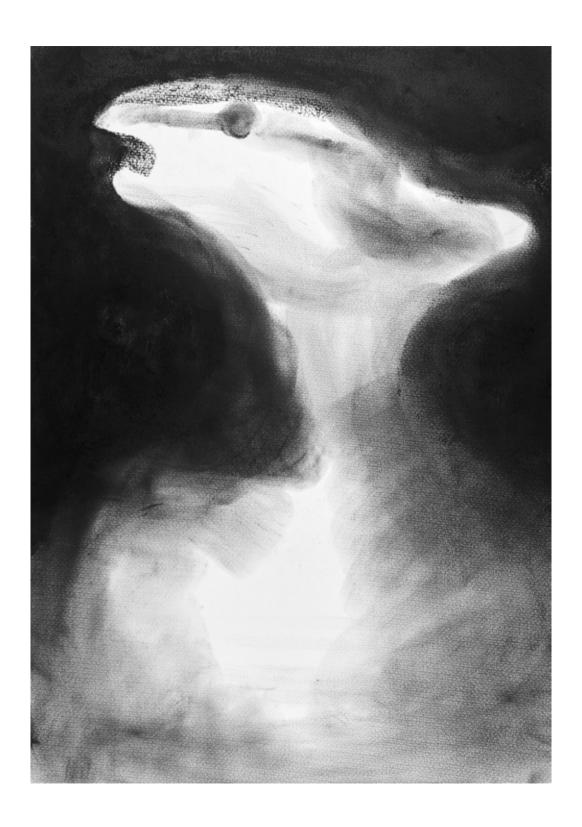
Ils dansent sur le fil à la pointe des couteaux c'est tout ce que je peux dire











Il reste la couleur que nous avons oublié elle n'a pas disparu pourtant cachée, simplement, dans les fourrés.



«Après, quand il y a quelqu'un qui regarde, on est deux»



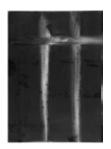
Animal (toile), fusain sur papier 2019, 205 x 70 cm



Animal (cage), fusain sur papier 2019, 50 x 35 cm



Animal (cage), fusain sur papier 2019, 58 x 35 cm



Animal (cage) fusain sur papier 2019, 32 x 23 cm



Animal (côtes), fusain sur papier 2019, 70 x 50 cm



Animal (côtes), fusain sur papier 2019, 70 x 50 cm



Animal (côtes), fusain sur papier 2019, 70 x 50 cm



Animal (côtes), fusain sur papier 2019, 70 x 50 cm



Animal (côtes), fusain sur papier 2019, 70 x 50 cm



Animal (côtes), fusain sur papier 2019, 70 x 50 cm



Animal (regard), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (regard), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (regard), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (regard), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (regard), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (regard), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (regard), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (entrave), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (entrave), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (entrave), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (enveloppe), fusain sur papier 2019, 173 x 64 cm



Animal (enveloppe), fusain sur papier 2019, 157 x 64 cm



Animal (seuil), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (seuil), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (seuil), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (face), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (face), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (face), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (face), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (face), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



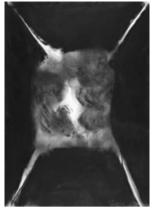
Animal (face), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (profil), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (profil), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (cuir), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (cuir), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (cuir), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (cuir), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (cuir), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (cuir), fusain sur papier 2019, 200 x 60 cm



Animal (debout), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



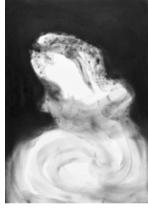
Animal (debout), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (debout), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (debout), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (debout), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm



Animal (debout), fusain sur papier 2019, 60 x 42 cm

Claude Gigon est né à Porrentruy en 1960. Autodidacte il vit et travaille dans le Jura suisse.

En 1993, il reçoit le prix de la République et Canton du Jura pour une résidence d'une année à la Cité internationale des arts de Paris, suivi en 1999 d'un second prix pour la réalisation d'une œuvre monumentale au centre professionnel de Delémont.

En 2009, la ville de Delémont lui décerne le prix d'encouragement de la culture et des sciences de la ville.

Gigon a présenté des expositions personnelles en Suisse, Paris et San-Francisco.

Il a participé à de nombreuses expositions, notamment aux Kunstmuseum Solothurn, Kunsthaus Interlaken, Kunstmuseum Thun et à la Graphische Sammlung ETH de Zürich.